

## **Brûlures**

Élise Warren, Université du Québec à Montréal

---

### Résumé

Avec « Brûlures », j'ai tenté l'expérience d'une écriture essayistique et créative, qui jongle avec l'autofiction, les réflexions sur l'écoféminisme et le réalisme magique. C'est un cri du cœur qui dénonce les violences contre le corps des femmes, les animaux et l'environnement. Devant l'impression anxiogène qu'il est impossible de se sortir des rapports binaires sexuels et spécistes, la narratrice cherche à (re)tisser son lien avec la nature, alors que de curieuses écailles se forment sur sa peau.

### Mots clés

Écoféminisme, sorcières, antispécisme, recherche-crédation

---

### ➤ Pour citer ce texte :

Warren, Élise. 2020. « Brûlures ». *Zizanie*, dossier « Rencontres interespèces et hybridations : l'animal et l'humain », sous la dir. de Fanie Demeule et Marion Gingras-Gagné, vol. 4, no 1 (automne), p. 143-147. En ligne. <https://www.zizanie.ca/vol-4-no-1-warren.html>.

**J**e lis sur les arbres mères, qui taillent des sillons sous la terre, des veines vivantes où leurs racines s'épousent, s'embrassent, se chargent de protéger les bois, d'alimenter la forêt. Curieux : ces arbres qui couvent la vie se font appeler *mère*. Ils deviennent des femmes en attente d'une coupe à blanc.

*Je te parle comme si tu étais ma fille*, me disait-elle. *Je veux te protéger*.

Je plante mes ongles dans la peau de mon ventre. Ça creuse des trous. Je retire mes mains. Traces rouge rose, écorchures sur une peau sensible. Picotements. Urticaire qui grimpe jusqu'à la poitrine. Je cache mon ventre sous un chandail. J'éteins la lumière.

Mieux vaut ne pas y penser. À cette chair de trop sur mon corps. J'entends les aurores pleurer. Cette chair, ces hanches, ces seins, ces cuisses, ces fesses. Violées à répétition, nous sommes les poules en cage, les vaches éternellement vidées, les chiennes porteuses, les arbres mères qui hurlent à l'agonie. L'Australie brûle. Horreur chaude, où les koalas partent en fumée par milliers. C'est la nuit et j'imagine le dernier cri des sorcières au bûcher.

L'urticaire m'empêche de dormir. Tous les soirs, cette angoisse sur ma peau. Rougie. Comme de mini brûlures qui strient mes jambes, mon ventre, mon visage. Mieux vaut ne pas y penser. J'aimerais bien croire. Que je suis plus qu'un corps, plus qu'une femme. Plus que de la viande. Mais nous nous mentons. Il faut regarder le discours droit dans les yeux. Les « femmes sont inférieures (mais aussi irrationnelles, plus sensibles, impures, etc.) parce qu'elles seraient plus proches de la nature et la désacralisation — mais donc aussi l'exploitation — de la nature s'appuie sur sa féminisation » (Hache, 2016, p. 20). Je pense aux grottes, aux trous, aux fentes vulvaires dans les montagnes, des passages magiques vers les autres mondes des croyances païennes. J'imagine courir avec les louves, me baigner avec les loutres, comprendre le regard ancien d'un orignal en pleine forêt. Il faut raser le souterrain et y bâtir de grands clochers, d'immenses tours, il faut s'élancer vers les étoiles dans un mouvement d'ascension phallique.

Aucune femme n'a jamais mis les pieds sur la Lune. Ce n'est pas nécessaire, notre corps s'y cycle. Nous sommes des marées de sang.

Ça pique sur mon ventre. Je n'aurais pas dû y insérer mes ongles.

La violence des jours m'assaille le corps. *Comme une mère*, me disait-elle. *Je te parle comme si tu étais ma fille. Je veux te protéger*. Et pourtant. Les insultes dissimulées, la banalisation de ma plainte, tout se retourne contre moi. Je pensais pouvoir faire confiance. *Pourquoi c'est toujours toi, Élise, qui vis ce genre de situation ? C'est la loi de la nature. La loi du plus fort. Et l'humain domine. Le dénominateur commun de ces histoires de harcèlement au travail, c'est toi.* « On fait régner la terreur parce qu'on est terrorisé » (d'Eaubonne, 1999, p. 111). *Peut-être faudrait-il que tu regardes ton comportement.* J'attire les messages dégoûtants, les

regards déplacés, les collègues qui me suivent, me matent, me font sentir mon corps, cette enveloppe qui me ramène constamment à ce sexe que j'aimerais oublier. Je ne me sens plus en sécurité et j'ose parler. *Tu n'aurais pas dû le saluer*. Les reproches s'accumulent, deviennent absurdes. *Tu es belle et douce, belle et douce, belle et douce, on t'observe, tu es accessible, ouverte, une proie facile*. Cesser d'être qui je suis. Ne pas sourire. Ne pas discuter. Cacher ma bonne humeur. Tout peut se retourner contre moi. Je suis une femme de bétail, en attente d'être consommée. *Les hommes, ça part à la pêche, c'est comme ça*. Boys will be boys. Le discours patriarcal recraché à mon visage. Un *cumshot* de haine déguisée en paroles bienveillantes. Je le connais bien, ce discours. Il fait mal.

Et pendant ce temps, l'Australie continue de tomber en cendres. La pollution étouffe la Chine. Tchernobyl demeure le lieu le plus dangereux sur Terre. L'erreur des hommes. Nos enfants grandiront sous un ciel nucléaire. L'urticaire bouillonne sur mon ventre. Je me gratte, je ne peux m'en empêcher, même s'il ne faut pas. Ça pourrait devenir pire. Je ne dors plus. L'écoanxiété à la gorge, « il semble devenu plus facile d'imaginer la fin du monde que la fin du capitalisme » (Hache, 2016, p. 54). Il faut accuser les religions patriarcales. Les prêtres pervers, les hommes bandés qui brûlent quatre cents sorcières à Toulouse en une seule journée. Les sorcières. « Too strange. Too unruly. Too much. » (Saxena et Zimmerman, 2017, p. 13) Des femmes à admirer. Si seulement je pouvais acquérir un peu de leur pouvoir terrifiant. Devenir sauvage, tigresse, lionne, dangereuse. Mais je suis en cage. Je vis dans un zoo. « C'est au sein des religions patriarcales que les femmes, les corps et la nature ont été relégués du côté de la matière et ont commencé à être dévalorisés ensemble » (Hache, 2016, p. 36).

*Comme une mère*, me disait-elle. Le féminin est figé, statique, dans un monde en ruines. L'urticaire monte vers mon cou. L'épiderme enfle. Surchauffe en plaques. Mon pouls s'accélère. L'incendie australien tue plus d'un milliard d'animaux. Parmi la faune et la flore, une espèce sur huit disparaîtra bientôt. Les ours polaires se noient. Mais quelle est l'utilité de connaître ces faits si ce n'est que pour composer avec plus de vigueur, faire l'épicerie dans des boutiques zéro-déchets, moins consommer ? Mais encore, « ceux qui savent ne peuvent rien faire, et ceux qui peuvent ne font rien » (Nadeau-Dubois, 2019, p. 12). Tragédie en cinq actes dont nous connaissons la fin.

J'aimerais entendre l'appel de la Déesse. Celle qui s'incarne dans les fleurs et les hérons, celle qui forme les montagnes, celle qui crée, celle qui tue. Cette puissance féminine, cette énergie agentive. Prier pour notre *empowerment*. Réhabiliter mon corps. Mais voilà que le ventre, les seins me grattent. Mes veines irradient. À fleur de peau. Un homme que j'aimais à tort et à travers me quitte. Pour lui, mes *émotions sont de trop*. Impossible de ne pas remarquer. Comment toute blessure se teinte de la même couleur. Rouge feu sur le pelage d'un koala.

Il faudrait me nicher au creux des racines des arbres mères. Respirer l'air frais d'une forêt boréale. Laisser pousser le poil d'ourse sur mes jambes et mon pubis. J'aimerais entendre le murmure de la Déesse, celle qui pourrait poser une main douce sur ma poitrine brûlante. Je ne sais où la trouver en ville. Les oiseaux se font rares. Pas de grottes, pas de fentes qui déchirent les collines, celles que l'on peut dévaler dans un cri tout puissant. Mais lorsque je suis couchée sur le dos, nue, dans l'herbe, ce n'est pas Elle que je vois. C'est un homme excité à l'intérieur de mon corps inerte. Mon *non* est balayé du revers de la main. Mes limites, sans conséquence. Je dis *non*, mais lui, qui devait me connaître, m'aimer depuis cinq ans, insiste, insiste pour me pénétrer. Là, sur l'herbe. Saint Paul l'a bien stipulé dans le Nouveau Testament : « Je veux que la femme se tienne en silence. » Je ne savais pas que j'avais une muselière sur le visage. Mon sexe se ferme sur lui-même. Douleur qui s'embrase à l'entrée du vagin. Le gynécologue ne comprend pas les sensations de brûlure. C'est l'Australie dans mes tripes. Je suis le dénominateur commun de toutes mes violences. *Il faudrait que tu observes comment tu agis*. Et si je hurlais, rouge de colère, et si je courais sous la pleine lune, et si je tachais les violeurs, les marquais de mon sang menstruel ? Et si je criais, moi aussi, *Vous avez détruit la beauté du monde !* M'immolais comme Huguette Gaulin sur la place publique.

J'imagine déjà les diagnostics de folie. Surtout, ne pas s'éloigner de ce qui fait notre féminité. Une performativité implicite, inconsciente. Je suis associée à cette chair, ces hanches, ces seins, ces cuisses, ces fesses. Couverte d'égratignures. Ce sont mes ongles. Trop longs. Qui m'irritent. Provoquent la réaction allergique. Allergie aux changements climatiques. Allergie à ce système mâle qui m'écrase depuis le drapeau américain sur la lune. Nous sommes du bétail, mais attention de ne pas sortir la bête, de ne pas montrer notre animalité. Cacher nos crocs, nos rugissements. La Déesse se meurt. Son écorce hachée. Ses coraux arrachés. Elle s'abîme dans les flammes qui fendent le ciel noir. Dans le désastre environnemental, les femmes comme les animaux sont menacés de disparition. « Mais cependant, le sexe vainqueur ne peut supprimer la totalité de cet Autre, le féminin, nécessaire à la reproduction du Même » (d'Eaubonne, 1999, p. 23). Le miroir grandissant de Virginia Woolf. Je me gratte le cou. La nuque. Le crâne. Le menton. Les clavicules. Ça brûle. Ça pique. Ça gratte. Ça chauffe.

Les ongles m'arrachent des morceaux de peau. Des larmes plein les yeux. Supplier une Déesse morte. Empaillée comme une tête de chevreuil accrochée au mur. La fin du monde se coince dans ma gorge. Je me lève du lit. Me fait couler un bain froid. Apaiser la peau qui se consume de l'intérieur. Il ne faudrait surtout pas lancer un regard dans la glace, y voir les longues griffes rouges sur les mollets, les fesses, les bras, le cou, les seins. Tigrés de honte et d'angoisses. En pleine nuit, un corps de femme qui ne sait exister dans ce monde d'hommes. Héritière d'une sorcière à la peau incendiée, une échappée des flammes.

Je me laisse enfin fondre dans l'eau froide. Un petit cri s'échappe de mes lèvres. Je contamine l'eau : elle s'évapore, chaude. Je glisse ma tête sous la surface,

inspire à travers les plaies de mon cou. Expire en bulles. Quand j'en ressors, les cheveux tourbillonnent autour de moi. Calmée, je retire les écailles rouges de mes bras, une à une, les laisse tomber dans l'eau. Un poisson doré s'échappe d'entre mes cuisses.

Peut-être n'est-il pas trop tard. Peut-être n'est-il pas trop tard pour espérer un peu, pour prendre le risque d'oser. D'éteindre les incendies du cœur. Je ferme les yeux. Peut-être pourrions-nous devenir arbres mères ensemble. Nous planterions nos racines dans un éclat de rire que nous seules pourrions entendre.

## BIBLIOGRAPHIE

- d'Eaubonne, Françoise. 1999. *Le sexocide des sorcières*. Paris : L'Esprit frappeur, 153 p.
- Hache, Émilie. 2016. *Reclaim*. Paris : Éditions Cambourakis, 412 p.
- Nadeau-Dubois, Gabriel. 2019. *Lettre d'un député inquiet à un premier ministre qui devrait l'être*. Montréal : Lux Éditeur, 104 p.
- Saxena, Jaya et Jess Zimmerman. 2017. *Basic Witch: How to Summon Success, Banish Drama, and Raise Hell with Your Coven*. Philadelphia : Quirk Books, 206 p.

## Notice biobibliographique

Sous la direction de Lori Saint-Martin, Élise Warren entame un doctorat en recherche-crédation à l'UQAM sur l'écoféminisme. Elle est également directrice artistique et cofondatrice de la revue littéraire *Saturne*. On peut retrouver sa nouvelle « La répétition » dans le collectif *Nous habitons l'inquiétude* (L'instant même, 2019), dirigé par Cassie Bérard. Jeune, elle croyait que si elle restait trop longtemps dans son bain, elle se transformerait en poisson.